

chapitre 7 : Les Argonautes de l'Entreprise.

L'Entreprise est une barque et, comme chacun sait, tout le monde y galère. Le partage des tâches ressemble, d'ailleurs, à la distribution des responsabilités sur un bateau. Tiens, avez vous remarqué ? Quand il y a vraiment camaraderie tels "Les copains d'abord" de Brassens, on parle de "responsabilité" ? Quand on subit un esclavage pharaonique, ou un étaticisme maniaque, genre vieil empire chinois, on parle plus volontiers de "rôle" ? Et, vu la tête des trimards et des "chefs" ça ne doit pas être rigolo, les "rôles" des grosses, grosses entreprises ! Rappelons aussi, pour compléter par une touche discrète, l'ambiance là dedans, rappelons qu'un "rôle" est tenu par un acteur. En grec "acteur" se dit "hypokrytès", bref hypocrite, littéralement, en fait, celui qui est sous un masque.

Mais ici, tout le monde rame, que ce soit la péniche crade des copains (où on fait gaffe), ou la somptueuse galère romaine. Et justement, pour parler plutôt de jolies choses pour changer, de la barque des Argonautes, disons que le vaisseau ARGOS, était une barca de copains.

Ils étaient partis, dit la légende, chacun le meilleur dans sa spécialité. Jason l'héritier royal voulait son trône, et fut désigné chef. On y trouvait aussi : Hercule, le plus fort, mais qui abandonna le premier ; Orphée, le plus savant musicien ; Castor et Pollux, les jumeaux, l'un le meilleur forgeron et menuisier, l'autre le plus grand navigateur et astronome du temps ; les fils de Borée, le vent du Nord, les plus indispensables ; etc., etc. Ils étaient une quinzaine, mais peu en revinrent sains, saufs ou réellement gratifiés. Et ils allèrent à la conquête de la Toison d'or. Certains, en Europe, ont associé, au prix du voyage, la peau du conte "Peau d'âne", extrait des "contes de ma Mère l'Oie", un truc pratique qui permettait d'avoir de l'or en permanence. Ca, c'était (c'est toujours) utile pour un futur chef d'Etat ! Et l'histoire dit... Si vous voulez tout savoir, eh bien allez voir écouter¹ la légende ailleurs, chez les Grecs ! Je garde le "su'spense". La fin n'est pas si bonne que ça, mais les chers Hellènes n'aimaient vraiment que les histoires tristes (les Romains aussi, d'ailleurs), ça faisait de si jolies

¹écouter

tragédies de théâtre ! Chez nous, on ferait cela au bon vin, bien ronds autour de la table².

Dans la voiture qui me menait à l'Ecole de cette ville relativement voisine par l'autoroute, je réfléchissais, ce lundi matin, et c'était une belle journée. Toujours ça de pris ! Je ressassais l'histoire³ des Argonautes tout en conduisant. Je pensais parallèlement, à ce qui pouvait m'attendre à ce stage : la galère, ou quoi ? Et ça me faisait un peu sourire, tout juste un peu. Je savais en effet que ce genre de formations, ça pouvait être sympa. Mais j'étais un peu inquiet quand même, bien que je sifflotasse. Il m'est arrivé sur un voilier d'un riche ami, de passer un mois avec des gens pas faits pour s'entendre. A chaque coup de tabac, et il y en eu, ça vomissait dans tous les coins. Systématiquement après les dites castagnes de mer, la plupart des "nautés" passaient obligatoirement chez le coiffeur (du moins s'en sentaient-ils le devoir pressant): crêpage des chignons, en règle et en beauté, avec sono d'ambiance et feux d'artifices. Chacun, trop à l'étroit, voulait toutes⁴ ses aises, et personne n'osait jeter l'autre la nuit par dessus bord. Invivable. Je n'ai jamais plus essayé. Chez messieurs les cybéliens, aurait-on droit à ce genre de gaietés ? Je ne savais pas quelle diableries on pouvait nous inventer, mais il devait y en avoir de prévues au menu, c'est sûr. Quelques truffes occitanes, sans doute.

Et pour me préparer aux joutes orales inévitables, je pensais à essayer de ne pas être pris au dépourvu en ce qui concerne le mot de passe.

C'était, on s'en souvient :

"Que pouvez-vous me dire sur : Terre ?"

Réponse :

"Certains l'appellent "Notre Mère" "

Il faut savoir, et là si tu es joueur de jeux de rôles ou autres, écoutes-moi bien, "qu' le mot d' passe" est une clé très spéciale. Vu la structure des choses, les gens sont classés comme dans des clapiers dans

²chable

³l'hitoire

⁴tous

ce genres de mondes louches : en hauteur par étages, ce sont les "grades", à l'horizontale, ce sont les "fonctions", en général invariablement les mêmes d'un grade à l'autre. Le mot de passe, souvent, change d'un étage à l'autre du jeu. A l'horizontale, comme il s'y pratique des trucs risqués, "craignos" des fois, on cloisonne, et on évite surtout les structures en étoile ou arborescence autant que faire se peut, surtout pour les hauts étages à responsabilités redoutables. Bref, il faut que chaque membre d'un même niveau ne puisse communiquer au maximum qu'avec une seule personne. Comme on ne peut pas isoler un membre particulier, sauf les cas de mise au piquet, et si on veut que l'information circule partout, il faut donc une structure en "farandole", en chaîne, pour répondre à cet objectif. C'est comme une cordée de montagne, ou l'équipage d'un sous-marin: on passe les ordres ou les renseignements de l'un à l'autre. Mais si la raison de la cordée, c'est le danger, celle du sous-marin, le manque de place, la raison, ici, c'est une histoire de plomberie: éviter les fuites au maximum, et réduire les coups de marteau de l'extérieur sur la tuyauterie.

Bon, mais si tu m'écoutes avec patience, et si tu es confronté à un "jeu" de rôles d'amateurs comme à ceux de ces grands acteurs professionnels, la suite t'intéressera davantage encore: Tout est bien dans le meilleur des mondes quand le "chef", la tête de la "cordée", reçoit des ordres (pas de propositions, non. Il faut être sérieux dans ce p'tit monde là !), des ordres d'en haut, et les transmet sans faillir. Que se passe t'il, s'il s'avère nécessaire pour en observer la bonne marche, de descendre dans les étages inférieurs ? Que se passe-t-il, si un observateur d'en haut, de très en haut, se dérange ? N'oublie pas qu'en général, plus c'est craignos, moins il y a de contacts. Comment on découvrira l'intrus, quand on singe un surveillant "top niveau" ?

En faisant un mot de passe à rallonge : le premier des deux, le grand machin de l'étage, pose la question-code au "chef" supposé, puis l'autre, s'il répond, c'est qu'il est bien de la boutique, d'un étage au dessus, ou d'un "gratte" ciel équivalent au même niveau. S'il ne répond pas bien, malheur à lui, et sus à l'intrus ! On cherche ensuite à explorer les étages. On continue avec le même mot de passe, la suite de l'histoire drôle qui le compose. S'il ne sait pas répondre : il ne va pas plus loin, sinon c'est que l'on a à faire à l'étage au-dessus "d'au dessus". Ainsi de suite. C'est le premier qui ne répond plus qui s'y colle. Le jeu du mot de passe s'arrête en général aux limites de l'un ou de l'autre des "gais

lurons", qui font ça avec l'hilarité de circonstance, pistolet, goupillon, ou équerre au point (sait on jamais !). C'est très amusant, quand on est scout, à douze ans. Mais, vous savez, il y a toujours des gamins attardés qu'à dix-huit ou même trente ans, ou plus, n'ont rien compris au film !

Donc je me devais de brouiller les pistes, sans faire l'espion étranger, je m'en garderais bien, de ces conneries ! Mais, puisque j'avais été "invité" au jeu des "galles", il fallait bien que je puisse au moins remonter la mécanique du mot de passe d'une réponse à une nouvelle question, pour faire le supérieur, en tout cas au premier⁵ niveau des dirigeants du stage, ceci pour une relative tranquillité. C'est ce que je cherchais, par jeu de mots, puisque ça semblait la manie des cybéliens. J'avais trouvé quelque chose au moment même où j'empruntai la bonne sortie de l'autoroute, le fameux pin's en poche. (on ne sait jamais !).

L'Ecole privée avait du recevoir de larges subsides de la Chambre de Commerce locale, parce qu'au lieu des habituels locaux à l'étroit dans des appartements de relatif luxe de centre ville, j'avais devant moi un vrai mini-campus tout moderne. Une école, dite d'ingénieurs, mais plutôt une espèce d'IUT qui ne dit pas son nom, avec quand même une belle petite bibliothèque de travail spacieuse et bien fournie, un grand amphithéâtre, des couloirs à salles de cours toutes neuves et, dans le hall d'entrée, la classique céramique en "bel" art moderne du plus splendide effet criard. Criant, c'était utile⁶, oui, pour rappeler aux retardataires en grande conversation, bouchant toujours l'entrée de la porte vitrée aux pressés, pour leur rabâcher de se presser de prendre le grand escalier quatre à quatre. Tout était technique là dedans. Plusieurs spécialités au nom à hoquet : électronique, automatique, informatique. L'ambiance me plaisait : jeune, pas crispée ni prétentieuse, saine et sportive. Des étudiants des deux sexes riaient et allaient à leurs cours sans trop se presser, en appliquant la règle dite des "trois parts" : 10 % arrivent avant le prof, 60 % juste avec lui, peu ou prou, 30 % en retard dans la demi-heure qui suit. Bref, rien que de très normal et de rassurant. Ca ne ressemblait pas à une succursale de la maison Cybèle, ici.

Un bâtiment administratif à l'écart, assez petit, plus ancien, était celui où, en fait, je devais me diriger. C'ui là possédait les deux salles

⁵ premier

⁶ utile

du stage, du Stage de "management industriel". Il contenait aussi les bureaux des professeurs et responsables, certes pas des pâles gestionnaires du cursus des études d'ingénieur. Était-ce la vétusté relative de l'architecture qui donnait cette impression de gêne, ou cette chose même qui forçait à changer légèrement son comportement en ces lieux ? Mais il y avait comme un léger malaise dans l'air, un peu comme cette odeur de cigarette froide, bien différente du parfum du tabac passant en vapeur dans l'air, là-bas dans les bâtiments neufs. Il y avait aussi d'autres stagiaires vacant à leur travail, passant devant nous, les cinquante et quelques candidats à quinze postes. Ils étaient un peu plus inquiets dans leur comportement, cela contrastait avec nous. Déjà dans le bain, pensai-je.

Il y eut les attentes dans les couloirs, les tests "casse-pieds" avec les ronds à cocher, les imprimés à remplir et toute la panoplie habituelle trop polie et trop honnête, dont j'ai déjà parlé. Glissons. La seule chose notable était que les tests pervers des entreprises "nationales" ne semblaient pas pratiqués ici. Pas de dynamique de groupe, pas de miroir sans tain derrière la salle d'attente, pas de pique-nique scrutateur. S'ils utilisaient quelque chose, et c'était certain, ce n'était pas sur cette gamme là, sauf la graphologie, peut-être. Je le sus assez vite. Il y avait un rendez-vous individuel avec un psychologue.

Pradal, contrairement à ma méfiance, était un bon joyeux vivant, un de ces occitans aimant bien la "troisième mi-temps" chère aux rugbymans et supporters, c'est à dire le repas, et la bière, le vin et les chansons après le match. Tiens, me dis-je, pas conforme au modèle habituellement triste comme la brume de certains ports de la Baltique. Mais j'oubliais que j'étais dans le midi. Ce devait être un ancien des communautés du Larzac, ou quelque chose comme ça, vu certains tics, certain style vestimentaire difficilement redevenu "normal". Il avait du faire le chemin de Katmandou en son temps, estimai-je. Mais là, il faisait son boulot, et bien. Rassurant, convainquant. Il m'expliqua que le stage était sous le signe de la Qualité, ce que je savais déjà. C'est à dire que tout était ouvert. Le groupe des dirigeands de l'administration, celui des étudiants, celui des professeurs avaient chacun un cahier des charges, un code de bonne conduite à respecter. Il me montra le papier (des étudiants, pas des autres, c'était interdit. Par la Qualité, je suppose). Le style, la façon de classer les thèmes ressemblait assez à ces directives que l'on donne

en stage de gestion du personnel, ou à ces sortes de tableaux gérés par initiales et logos mnémotechniques, qu'on m'avait appris à tenir à l'armée, durant ma période militaire lors de ma formation d'officier, pour l'enseignement des gars à leurs classes. Mais là où, pour l'armée, ce n'étaient que des sortes de rappels utiles, ici, cela semblait suivre un plan directeur sophistiqué que j'eus du mal à cerner. Je demandai comment étaient choisis les candidats :

"Sur les tests et sur une réunion sur dossiers avec le staff des responsables, dont je suis."

Qué pasotismo ! Au moins cela avait le mérite d'être clair, cette fois. (Beau programme, le Jules !) Je fus sans doute gratifié là d'une confiance. Peut-être allait-il tester mes éventuelles connaissances en psycho ? Il me parla du degré de fiabilité des tests (excellent pour lui, bien sûr !). Le poids du choix semblait essentiellement reposer sur lui. Il semblait connaître la sociologie, indeed my dear. La première lueur d'inquiétude commença, lorsque je lui parlai de Jung, tel un naïf. Il semblait vouloir éviter le sujet des symboles et autres archétypes, et préférait Freud. C'est le premier de ces dirigeants que je surpris à tenir un angoisse sourde, malgré la faconde ou l'apparente bonhomie, comme si une menace, et une grosse, grosse responsabilité les écrasait tous. Encore cette peur. Qué tal, oui, on était bien chez les cybéliens ! La sortie fut nettement plus agréable qu'avec l'homologue de Paris. Je lui signalai les difficultés du décryptage de mon écriture. Il répondit qu'il y veillerait, ce qui sous-entendait, implicitement, que test grapho il y aurait. D'un gros sourire et une franche poignée de mains on se sépara.

Avec Mattizzi se fut autre chose. Avec un nom pareil l'allure feutrée et les lunettes, une voix apparemment douce, mais avec quelque chose qui indiquait que des colères effroyables pouvaient surgir, et s'arrêter net à la gorge, je me dis: "un politique, un politique ecclésiastique du Vatican". Je le surnommaï Mazarin. Cela lui allait même intérieurement. Il devait être fidèle, fidèle à sa cause malgré des agissements retors. Franchise généreuse totale sur le but et aucun respect pour le⁷ reste, ni pour personne, mais une action toujours en souplesse. Franchise (veridico coquinou), mais pour les principes de son éthique, quant au reste... ! Un galle quand même. Donc il me semblait bien faire partie de "ceux d'en

⁷les

face". Quoique assez jeune, plus que Pradal, c'était le responsable du cursus des études, de la coordination entre les professeurs, et de tout ce qui était technique. Il me posa quelques questions pièges sur l'informatique, mais il fut apparemment satisfait. Et que pouvait donc cacher ce léger sourire ? un enthousiasme pour vous, ou une secrète mais définitive condamnation ? Je fis mouche à un moment, sans le savoir, en parlant des réseaux informatiques. Je vis encore cette même inquiétude dans le regard, un bref instant. Pas celle du cadre qui va sauter comme à Paris, mais celle du cadre qui peut sauter si sa mission échoue.

Je terminai avec Perdro. C'était le directeur de l'institution au fameux sigle, celui qui avait ajouté une phrase de sa main sur la lettre. Le coup d'estoc final dans la stratégie, je suppose. C'était un pied-noir aux cheveux lisses poivre et sel, aux binocles de cadre moyen, qui avait dû se faire durement à la force du poignet pour arriver à son poste, et qui essayait de cacher son accent "de là-bas". Il y arrivait fort bien, l'enfoiré ! Ce qu'il cachait moins, c'était, comme on le voit chez certains levantins, une tendance à la triche, à une forme de traque pégueuse, qui n'ira pas toujours jusqu'à l'acte, certes, mais qui se dissimule toujours derrière une sorte de gouaille. Et malheur au faible, au naïf, ou au nordiste non prévenu ! Mais attention, ce n'était pas un exubérant, non. Un triste qui se voulait marrant. La passionata se souhaitant douce (Non, pas de paradoxe !). Il devait être foutrement entêté quand il le voulait, et se mordre les doigts de son incompréhensible obstination de mule, ensuite. Pas trop trop intelligent, mais une longue pratique de vie dure qui lui avait procuré quelques ficelles bien suspendues, de "malin", comme on dit.

Après quelques banalités, il me reçut dans un fauteuil. Les premières chicanes avaient été passées : j'étais bien un polytechnicien. Il essaya de surmonter, tel un joueur, l'intimidation de tous mes titres, classique des "self-made-man", en contrefaisant la tchatte grassouillette et peinarde, bien qu'il fût maigre comme un clou. Vinrent les premières questions sur ma vie, sur le midi, mes goûts (sexuels, mais pas dit comme ça) à partir de quelques grasses plaisanteries. Il était rassuré : une enfance normale, dans une région normale, et sexuellement normal. Bien sûr, je ne lui parlai pas de l'archéologie, des Sumériens, de la théologie, il aurait été dépassé. Voyant que j'étais assez sportif, que j'aimais bien la moto, il embraya sur les courses... de voiture. O

toujours favorite discussion de ceux qui se veulent tant hommes ! Cela doit venir de l'habituelle cassure de l'enfance : les bébés garçons en bleu, les bébés filles en rose, les culottes courtes avec ballon et voitures, les jupes avec poupée et miroir ; et le petit vélo pour mettre tout le monde d'accord. (Quel pataouète, ce "babagina" !)

Bref, il évita les questions techniques (quel abîme d'ignorance !), ce n'était pas de son ressort, et d'ailleurs déjà traité. Enfin, j'allais partir. Tiens, pas d'allusion à "terre" ? Une petite mouche vola et puis, presque léger, comme au bar où l'on entend claquer les boules dehors, et où flotte l'odeur du pastis :

"Fine-allemant, monsieur de Saintes-Mère, je vois que vous avez roulé votre boce un peu partout, que pouvez-vous, me dire sur terre ?"

Et toc, juste avant de partir ! c'est ce qu'on appelle la flèche du Parthe, ou plutôt du Phrygien, ici. C'est à dessein que j'écris sa question ainsi : Le ton et l'ensemble de la phrase donnait réellement l'impression de cette *orthographe*. Un nigaud aurait demandé à répéter parce que le tout était assez mal ficelé. Pas très subtil, le gars Perdro, je le savais déjà. En clair, il sous-entendait que j'étais nazi, une sorte de petit germanicus qui aurait fait de l'entrisme partout et qui prêcha sournoisement le nazisme (et puis quoi encore ?!). Ou, a contrario, ce qui l'arrangeait fort, mais l'effrayait, un gauchiste crypto-marxiste, un des fous échappés de la bande à Baader (l'enfoiré, ça valait le reste !). Et je répondis, évidemment, avec ma contre-flèche bien préparée :

"C'est singulier, m'sieur l'administrateur d'école du bas Languedoc, certains l'appellent "Notre Mère."

J'esquissai une savante hésitation, comme pour éviter le fameux regret qui me coûta si cher à Paris, et puis, droit dans les yeux, mais comme en redemandant au barman une autre tournée de pastis, je repris :

"Mais, alors, que faut-il taire ?"

C'était ça, ouf ! J'en étais presque sûr. Il ne savait pas trop cacher ses émotions, surtout dans ce genre de circonstances. Cela pouvait lui coûter au moins sa place. Par chance, il ne poursuivit pas plus, soit parce qu'il ne voulait pas savoir la suite, soit plus probablement parce qu'il ne pouvait faire plus. De toute façon, je n'avais plus de cartouches

pour me défendre, ne connaissant rien à rien de leurs magouilles. Comme le poker, la roulette russe ou le palais Brognard, ça marche de la même façon.

J'entendis ce que je redoutais depuis ce matin et que je ne connaissais pas encore jusqu'à cet instant. La réponse à rallonge, du mot de passe, sortit donc enfin :

"Elle est triple, mais elle est terrible."

Et alors une discussion s'entama, risquée certes, mais riche pour moi d'enseignements. Toujours à double sens, car il voulait faire des vérifications par ce moyen. Seulement, je n'étais rien, et pour cause ! Il ne trouveront donc rien sur moi. Comme, malgré tout, l'ensemble pouvait relativement passer pour anodin, j'espérais ainsi passer au travers de leur piège, si je ne tombais pas toujours juste. Je fis une prière silencieuse à saint Michel Archange. Il commença, apparemment par un enchaînement de sa façon sur le mot de passe précédent, et le tout comme s'il prenait à coeur les risques planétaires :

"Oui, ce qui nous entoure est bien terrible, et le monde actuel est plein de menaces."

Il tentait l'ouverture sur quelque chose de supposé connu de tous les cybéliens. Dans mon ignorance, j'essayai d'introduire l'oie. De toutes façons, si le volatile faisait partie avec eux, ou le contraire, une réponse viendrait sans ambiguïté et me donnerait un indice, sans aucun doute. Egalement, c'était un moyen de communication "secrète". En fait, je n'en voyais pas d'autre ! Je repris :

"Oui. Il faut s'attendre à des accidents partout. Et par là, je n'entends pas seulement les risques de pollution ou d'une explosion de centrale atomique ou de bombe nucléaire artisanale. On ne sait vraiment plus où aller. Les voyages, même dans des cas apparemment banaux, sont souvent risqués. Voyez par exemple ce qu'on a dit récemment dans les journaux : tous ces volatiles qui bouchent les avions au décollage, les oies et le reste ?"

Il cracha presque, et plein de mépris me répondit :

"Mon père le dindon, oui ! Ces bestioles là, ça s'infiltré partout et ça vous casse tout dans les moteurs. Tout juste bon pour Noël, et le, foie, gras."

L'inversion , pas très spirituelle au demeurant, "Ma Mère l'Oie" versus "Mon Père le Dindon" était nette.

Il appuya tellement sur "foie" qu'il fallait entendre "foi". D'autre part avec "Noël", on ne pouvait plus se tromper: Conclusion l'oie c'est le Christianisme, ou quelque chose qui en fait partie. Et c'est, pour eux, l'ennemi à abattre, donc mon allié, plus encore mon ami. Ce qu'il fallait démontrer, comme on dit après un théorème de math bien prouvé. D'ailleurs, le "signe de l'oie" des gosses du train, c'était bien le signe de bénédiction chrétien. J'aurai du m'en douter. Il me fallait voir à présent si "l'autre colonne du Temple" (pas la cinquième, de colonne !) de mon staretz de l'Athos faisait aussi partie de mes ennemis. Je m'y pris ainsi :

"Oui, c'est un scandale, ces fêtes, avec tous ceux qui sont *mal logés*, il faudrait construire plus. On se demande que font les *architectes* et les entrepreneurs de *maçonnerie* et ceux qui les *accompagnent*."

Et j'entendis bellement quand il lança:

"Laissez les braire avec leurs projets grandioses pour les monuments publics et l'état. Ils parlent beaucoup, ils ont de grandes idées, mais ne font rien. Pour nous, ce sont des allumés."

Là encore, ce qu'il fallait démontrer. Eux, du moins les têtes froides, étaient donc aussi de mon camp. Puis il se lança sur quelque chose de nouveau pour moi :

"Il faudrait au contraire s'occuper mieux des mal logés et *surtout des pas logés du tout*. Pour ceux là j'espère que les grandes entreprises cotées en Bourse donneront de l'argent."

Apparemment, il y avait des allusions au monde économique. C'est bien ce que sous-entendait le Jeune Cyrille du train. Je voulus des précisions :

"Mais comment les entreprises accepteraient des *sans-abris*, pourtant *il y a urgence cet hiver ! En bâtissant des maisons pour eux ?*"

Il hésita un peu et j'eus droit à :

"Je sais qu'il y a *urgence*. Mais, vous savez, *nous avons beaucoup de moyens en France*. Dans cette région, *notre ville est très bien placée pour ces oeuvres*. Nous pouvons même, si ça se présente, *accepter des mal-logés temporaires* et des alcooliques qui ont des cirrhoses du *foie* et sont *rejetés de l'armée du Salut*."

Au moins les choses sont claires : les "deux colonnes du Temple" n'avaient qu'à bien se tenir, point de vue tentatives d'entrisme. J'essayais de savoir à quelle sauce, nous les stagiaires, pourrions être mangés :

"Dans cette ville, quels sont les *projets en cours*, du moins ceux dont j'ai *entendu parler ?*"

La réponse fut nette :

"Je ne sais pas tout, non vraiment. Seulement *on fait de la bonne rénovation d'ancien*. Mais il y a des projets que vous ne devez pas connaître, et puis ce n'est pas votre ville, vous n'êtes pas trop habitué à ce qui se passe chez nous."

Bon, j'avais saisi. On avait cru comprendre que je pouvais venir d'une "entreprise équivalente" comme disait la lettre à la "grande entreprise nationale". Vu mon "camouflage", je soupirai en pensant à ce que j'étais obligé de taquiner là ! Mais eux l'avait voulu. Je ne demandais qu'une place tranquille, dans un univers normal !

Maintenant que tu as compris le "truc", je ne m'étendrai plus sur les détails. Ce fut partout de même, ou presque. L'histoire du pin's se résolut quand je lui dis ne l'avoir jamais eu. On croirait à un mensonge de "gros boudiné", songeai-je, puisqu'apparemment j'avais du prestige ici. Je ne montrai pas le pin's, en définitive. J'eus raison car il m'annonça que trois avaient été donnés, à des stagiaires de l'an dernier. Et trois seulement. Il connaissait en plus leurs propriétaires.

En sortant, il m'affirma que je serais certainement pris. Il rajouta :

"Nous avons besoin de gens de votre expérience".

Brrr, cela me fit froid dans le dos !

Tout en descendant l'escalier, je pensai aux trois examinateurs - trois. Soudain me vint une idée. Si le modèle était le même qu'à Paris : trois intervenants⁸, une secrétaire. On⁹ devait retrouver cela aussi, ici. Je me promis de vérifier cette hypothèse au moment venu.

En descendant l'escalier je vis la secrétaire-chef. Elle se présenta d'elle-même¹⁰ comme telle, à moi. Dans son regard, il y avait la même peur que dans celui des trois autres.

Je me méfiais toujours. En partant également. Je l'avoue, je ne savais pas si je devais me réjouir, ou trouver catastrophique le fait que j'entrasse en stage dans cette Ecole.

Mais je ne me posais plus ces questions, fêtes de Noël passées. Le jour juste avant le jour de l'an, je reçus nouvelle de l'acceptation au stage. Effectivement, en caricature des Argonautes, nous étions quinze choisis en tout.

⁸.intevenants

⁹O

¹⁰d'ell